

Les masques d'un personnage fascinant

Jean Després (1906-1965). Une femme de tête, de courage et de coeur, de François-Xavier Simard et André La Rose, Éditions du Vermillon, « Visages, n° 12 », xxvi, 447 p.

Lucie Robert

Number 186, September–October 2002

Théâtre sans mur, de Moncton à Vancouver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18000ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, L. (2002). Les masques d'un personnage fascinant / *Jean Després (1906-1965). Une femme de tête, de courage et de coeur*, de François-Xavier Simard et André La Rose, Éditions du Vermillon, « Visages, n° 12 », xxvi, 447 p. *Spirale*, (186), 24–25.



LES MASQUES D'UN PERSONNAGE FASCINANT

JEAN DESPRÉZ (1906-1965). UNE FEMME DE TÊTE, DE COURAGE ET DE CŒUR
de François-Xavier Simard et André La Rose

Éditions du Vermillon, « Visages, n° 12 », xxvi, 447 p.

ALORS que l'œuvre est abondante — puisque pendant plus de vingt-cinq ans, celle qui a fait carrière sous le pseudonyme masculin de Jean Despréz a vécu exclusivement de sa plume —, force est de constater que le personnage fascine davantage. Le récit de sa vie n'accompagne pas la lecture et l'analyse critique, ce qui serait le propre d'une biographie littéraire ou d'une biographie théâtrale, mais il en tient lieu. *Jean Despréz (1906-1965). Une femme de tête, de courage et de cœur*, que proposent François-Xavier Simard et André La Rose, est la deuxième biographie à porter sur ce personnage, célèbre en son temps, mais que l'oubli guette à chaque nouvelle génération, et dont il semble nécessaire chaque fois de réactiver la mémoire. Ingrid Saumart avait publié aux Éditions du Jour en 1965, sous un titre racoleur, *La vie extraordinaire de Jean Despréz*, moins de deux mois après la mort du personnage dont elle avait été la secrétaire. Rédigé rapidement, l'ouvrage se présentait en trois parties : la vie, l'œuvre (par extraits) et les témoignages. La nouvelle biographie reprend un modèle semblable. Le récit de vie est encadré par les hommages. À l'entrée, la mémoire de « l'irremplaçable » (par Philippe Laframboise) ou de « la bienveillante » (par Guy Provost) suit la préface de Guy Beaulne. À la sortie, la « Lettre de Jacqueline Laurent-Auger à sa mère » précède les « Quelques témoignages rendus au moment du décès de Jean Despréz », empruntés à l'ouvrage d'Ingrid Saumart. Nous sommes dans l'ordre de la célébration, et l'objectif est d'assurer la mémoire du personnage plus que sa connaissance. Le sous-titre en témoigne : *Une femme de tête, de courage et de cœur* ne renvoie guère à la compréhension ou à l'analyse, mais à l'hagiographie.

malheureuse (divorce, maladie) et une certaine tendance au *name-dropping* (ou l'association à des personnages déjà célèbres, qui redouble l'effet de la photographie) priment l'analyse des conditions socio-historiques du succès. Enfin, et bien que la qualité de l'érudition scientifique sur laquelle repose le récit soit certaine — la bibliographie, riche et imposante, est complétée

André La Rose conserve un intérêt certain, d'abord par l'étendue et la profondeur de la documentation, mais aussi par le respect évident que les auteurs éprouvent pour leur sujet. Serait-ce le fait que l'ouvrage soit paru aux Éditions du Vermillon qui les entraîne à accorder une telle importance aux années de l'activité outaouaise, sans doute la partie la plus neuve de la



Une histoire... Le trésor de Trois-Rivières de Melvin Charney, 1975

coll. Musée des Beaux-Arts du Canada

Entre la biographie littéraire et la biographie populaire

Simard et La Rose hésitent ainsi entre les deux formules que sont la biographie littéraire ou théâtrale et la biographie populaire. La première aurait exigé une réflexion sur l'œuvre, voire sur l'activité, pour caractériser sa trajectoire, saisir sa fonction novatrice, organisatrice ou même créatrice, et en mesurer l'héritage. La seconde formule opère par configurations rhétoriques figées : les années de formation sont prémonitoires, l'expérience

par une série d'entrevues inédites —, elle masque mal le système de filtres imposé à la recherche. Car nous ne pouvons jamais que reconstituer l'image de la vie que la personne et ses proches ont bien voulu nous laisser entrevoir. Les auteurs se sont ainsi assurés la collaboration de la famille, mais le récit est conforme à l'image publique et l'aspect critique reste incertain.

Une fois ces réserves posées, la biographie de Jean Despréz par François-Xavier Simard et

recherche? Car le personnage dont il est question ici a plusieurs identités successives, bien que le titre n'en privilégie qu'une, la dernière et sans doute la plus connue, sans pour autant être la plus signifiante. Or, la structure de l'ouvrage, suivant un plan rigoureusement chronologique, a l'immense mérite de rendre apparentes les diverses carrières de celle qui fut baptisée Laurette Larocque et qui, à travers ses parents, était l'héritière des fondateurs des grands cercles dramatiques outaouais du début du vingtième siècle :

Wilfrid Sanche, Léonard Beaulne, René Provost (tous trois pères de célèbres fils prénommés Guy).

Avant de devenir Jean Després, elle fut en effet Laurette Larocque-Auger (Auger est le nom de son mari, le comédien Jacques Auger), professeure de diction et de mise en scène à la Faculté de musique de l'Université d'Ottawa puis à l'École du spectacle du Théâtre Stella. Cette première carrière, orientée vers la formation d'acteurs et l'institution d'un milieu théâtral, est fortement liée au mouvement des Little Theatre, qui, dans les années trente et quarante, marque l'émergence d'une théâtralité moderne, bien qu'amateur, au Canada. À titre d'animatrice et de metteuse en scène, Laurette Larocque-Auger était reconnue en son temps. Les spectacles qu'elle présente au Festival dramatique national sont tous primés d'une manière ou d'une autre : trophée Bessborough du meilleur spectacle (1935), prix de la meilleure pièce pour *L'indienne* (1936). Nous sommes ici douze ans avant que les Compagnons de Saint-Laurent, sous la gouverne du père Émile Legault, ne méritent semblable hommage, première troupe québécoise à y parvenir. Installée à Montréal, c'est sous ce nom encore qu'elle rédige ses « Lettres à Suzy », chroniques de critique théâtrale pour *Radiomonde*, et qu'elle adapte pour la radio le répertoire dramatique classique, romantique et contemporain.

D'un pseudonyme à l'autre

Si Suzanne Clairval n'a guère marqué la mémoire collective, puisque sa carrière de comédienne fut bien brève (elle joue *Vie de famille* d'Henry Deyglun sur scène et à la radio en 1938), celle de Colette Richard devrait encore éveiller des souvenirs. L'œuvre de la nouvelliste se limite à deux douzaines de courts récits publiés surtout dans *La revue moderne*, entre 1939 et 1943. « Le cœur de Nadine » a néanmoins obtenu le premier prix du concours de 1940, prix qu'elle partage avec une autre écrivaine en début de carrière, Gabrielle Roy, qui restera longtemps une amie. La même année, *Toto*, pièce en un acte adaptée d'une autre nouvelle, est également primée, cette fois devant *La femme de Patrick* de la même Gabrielle Roy, qui renonce peu après au théâtre pour entreprendre l'œuvre que l'on connaît.

Jean Després n'est donc que la dernière de ces identités multiples, pseudonyme choisi pour faire face à un milieu qui ne paraissait pas prêt à confier l'écriture ou la réalisation des radioromans de longue durée à une plume féminine — ce que tend à confirmer la nature discrète de la carrière radiophonique que Françoise Loranger mène en parallèle à celle-ci. Plus médiatisé que les autres noms, par la radio d'abord, puis par la télévision et par le journalisme, celui de Jean

Després s'est peu à peu imposé à la mémoire collective. Il rend compte d'une carrière menée sous le signe du feuilleton ou de la sérialité — radioroman, téléroman, chronique théâtrale et courrier du cœur —, dans des pratiques destinées au grand public, d'abord à la radio de Radio-Canada, de CKAC et de CKVL, puis à la télévision.

La vie de Laurette Larocque est donc loin de former une unité claire. Elle est, au contraire, ponctuée de divers projets professionnels qui demandent à être saisis dans leur logique propre. Laurette Larocque-Auger a, dans l'Outaouais puis à Montréal, joué un rôle fort semblable à celui du Père Legault, dont l'importance historique la déborde pourtant grandement. Si Suzanne Clairval n'était peut-être qu'un accident — à aucun autre moment de sa carrière, Laurette Larocque n'accepte-t-elle en effet le rôle

négliger le fait que Laurette Larocque-Auger ait connu quelques difficultés à s'imposer dans le milieu théâtral?

Il reste que, une fois le choix devenu définitif, Jean Després deviendra une des personnalités — au sens médiatique — les plus en vue du Québec. Elle aura alors à peu près renoncé à sa carrière de femme de théâtre et d'auteur dramatique, malgré la création de *La cathédrale* en 1949. Elle aura également renoncé à sa carrière d'écrivaine. Les dernières nouvelles paraissent en 1943 et, contrairement à Robert Choquette (*La pension Velder*), elle ne semble pas avoir envisagé la possibilité de transformer ses feuilletons en romans. Entre-temps, Jean Després continue d'appartenir à cette catégorie d'artistes dont l'importance se mesure à leur activité plutôt qu'à leur œuvre. De cette œuvre, les biographes ne reproduisent que



Les maisons de la rue Sherbrooke de Melvin Charney, 1976

DR

d'interprète, — peut-on vraiment en dire autant de Colette Richard? Car, entre celle-ci et Jean Després, se joue une forte hésitation entre ce qu'elle distinguait elle-même comme la « littérature alimentaire ou la littérature de haute volée ». François-Xavier Simard et André La Rose ne révèlent pas grand-chose des motivations personnelles qui entraînent le choix de Jean Després, choix qui est aussi le renoncement à la littérature. S'il est permis de croire que la nécessité de gagner sa vie et celle de sa fille (elle se sépare de Jacques Auger en 1943) ait pu peser lourdement dans la balance, doit-on, pour autant,

trois articles de journaux très tardifs (1961-1964) qui ne permettent guère de se faire une idée. À l'œuvre, un jour, il faudra pourtant bien arriver, ne serait-ce que pour mieux saisir le registre, moyen ou populaire, de la production médiatique de l'époque. Que nous importent autrement ces événements singuliers, disparates et hétéroclites qui constituent la vie humaine, à moitié faits de hasard, à moitié témoins de la volonté ou du projet de celle qui les a vécus?

LUCIE ROBERT